

SAUF

HERVÉ COMMÈRE

SAUF

Roman



VOIR DE PRÈS

© 2018, Fleuve Éditions, département d'Univers Poche
© 2018, Voir de près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-135-9

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

*Pour Doris Cool et Paul le Conquérant
Et pour Chloé, mon Anna*

1

J'avais 6 ans quand c'est arrivé. J'étais en colonie de vacances en Savoie. C'est mon premier souvenir, tout ce qui précède est flou, et se déroule dans un manoir surplombant la mer en Bretagne. C'est là que j'ai grandi, faisant du vélo au bord de la falaise sous l'œil d'une mère américaine et vagabonde, et celui d'un père artiste peintre. J'ignore si ces images sont réelles ou le fruit de mon imagination, je ne le saurai sans doute jamais car voilà où tout commence : lors de ce camp de vacances dans les Alpes, où je vois les gendarmes arriver un matin. Ils ne sont pas seuls. Ma tante est avec eux. Elle a une tête que je ne lui

connais pas. Tandis que tous les enfants prennent ensemble le petit-déjeuner dans le réfectoire de l'école dont les salles de classe sont transformées en dortoirs durant l'été, les gendarmes parlent dehors à la directrice, qui tourne le visage vers l'intérieur. Elle me cherche. Moi, j'adresse de grands gestes du bras à ma tante sans rien comprendre à sa présence ici. Elle me fixe à travers la vitre, pleure sans bouger. On me fait sortir. Au milieu de la cour, ma tante me prend contre elle. Elle sèche ses larmes et me parle, je crie en me débattant, elle me serre et me fait presque mal.

Mes deux parents sont morts dans la nuit du 6 au 7 août 1976. Un incendie a intégralement ravagé le manoir que

nous habitons, eux le couple bohème et moi leur petit sauvage. Dans la cour, la sœur de mon père tentait de maîtriser ma hargne et mon effroi. Je hurlais vers le ciel en avalant mes larmes. Il me reste de ma mère quatre photos de nous deux, prises dans un Photomaton de l'époque, que je conserve dans mon portefeuille. Les clichés sont différents, quoique très proches. Je suis sur ses genoux, elle est blonde avec des cheveux longs et raides, elle a un visage anguleux, quelque chose d'animal sur ses traits. Nous avons fait ces photos la veille de mon départ pour Albertville. Nous avons l'air heureux. Avant de les glisser dans ma petite valise, elle avait griffonné « *Love U* » au dos. De mon père, il ne me reste rien, sinon d'infimes souvenirs et

une flagrante ressemblance. Ils étaient jeunes, 30 ans à peine. Les flammes ont tout emporté. On a parlé d'un court-circuit, c'est fréquent dans ces vieilles bâtisses. On a évoqué la canicule de cet été-là, ainsi que la trajectoire de Gilbert Assoul, tueur ayant écumé la Bretagne durant cette période, mais il a toujours nié. On a surtout dit que mes parents goûtaient à diverses drogues et que le drame découlait probablement de là. Le rapport officiel ne privilégie pas cette piste, mais évoque un accident, quelle qu'en soit l'origine. De l'accident en question n'ont subsisté que les murs de pierre. Le reste, la toiture, les fenêtres et les sols, les objets, les toiles de mon père, mes peluches et la vie de mes

parents, tout s'est éparpillé parmi les étoiles du Finistère.

Ne reste de cette enfance que la sœur de mon père, qui me serrait ce matin-là contre elle, mes larmes coulant dans son cou. Mon oncle était mécanicien pétrolier, effectuait de longues missions, la plupart du temps en Afrique et en mer du Nord. À ce moment-là, il était au Congo pour trois mois encore. Pour ne pas l'inquiéter, lui qui était déjà seul et si loin des siens, ma tante a préféré le tenir à l'écart du drame qui s'était joué. Il n'en a eu connaissance qu'à son retour et m'a pris contre lui, avec brutalité, tellement tout ça était moche, absurde et trop tard.

Raymond vit encore, tout comme ma tante. Ils m'ont accueilli chez eux, m'ont

aimé, soutenu, ça continue. Surtout, ni ma tante ni Raymond n'ont jamais tenté de se substituer à mes parents ou de me les faire oublier. Eux qui n'avaient pas voulu d'enfants m'ont élevé sans jamais faillir, sans jamais excuser non plus la violence que je sentais grandir en moi. Si je ne suis pas devenu fou, c'est grâce à eux, et ce au nom d'un principe simple : dans la vie, on fait comme on peut et comme on veut, le principal étant de ne nuire à personne. Alors puisqu'on fait comme on peut et comme on veut, tout est possible. Il est, par exemple, autorisé d'arriver à l'école habillé en Superman, à condition de se changer avant d'entrer en classe. Il est permis de faire de la danse le mercredi après-midi, seul petit gars parmi les

filles, puis de la boxe, à condition d'avoir troqué le justaucorps rose pâle contre les gants. Il est permis de peindre à même le mur de sa chambre, à condition de tout recouvrir de blanc chaque premier jour des vacances. Il est permis, surtout, de pleurer en public et de trouver la vie dure puis, après quelques sanglots, de trouver la vie belle et d'en rire malgré tout. Voilà auprès de qui j'ai eu la chance de grandir en dépit du virage qu'avait pris ma vie si tôt. Il y avait l'orage qui grondait en moi, qui explosait parfois, que j'ai mis tant de temps à dompter. Il est toujours là, je le sens parfois qui rôde, mais je le connais. Je sais faire avec, me replier plutôt qu'exploser. J'ai appris à me taire, à serrer les dents.

C'est ce que je fais en ce moment même, je serre les dents. Je tremble. Je vais me battre ou plonger, on verra. Je ne comprends rien à ce que j'ai sous les yeux, que je touche en ayant peur d'y laisser ma main. Mais ma main, ce n'est rien. Je vais y laisser bien plus.

2

Je manque d'air à chaque nouvelle page, mon regard se fige, les larmes et la rage me guettent, tout se brouille. Je fixe les photos les unes après les autres et je n'en reviens pas. J'avais 6 ans quand ils sont morts, j'en ai 48 aujourd'hui. Quarante-deux ans que je n'ai pas vu ces yeux, ces deux bouches, ces cheveux un peu longs que j'avais oubliés.

Quand je reviens de quelques heures ou jours d'absence, je ne peux m'empêcher de faire le tour de l'entrepôt, d'en respirer les odeurs, le cuir d'un sous-main, des bottes de cheval, la graisse d'un Solex, la cire